

*J*e suis né le 7 avril 1948 à Orange. Lorsque je pousse mon premier cri, ma mère, Jeannie, n'a que seize ans et demi. Elle est la fille de Berthe Combe, originaire de Privas, et d'Emile Vialeton, boulanger à Lalouvesc. Elle était en vacances dans ce charmant village du nord de l'Ardèche qui domine à plus de 1 000 mètres d'altitude lorsqu'elle a rencontré mon père, Henri Couturier, en août 1946. Un coup de foudre qui s'est rapidement concrétisé par un mariage en 1947. Mais la passion n'a pas duré longtemps, la jeunesse a vite eu raison du couple qui divorce en 1949.

Je suis alors confié à ma grand-mère Berthe. Depuis sa séparation avec Emile en 1946, elle dirige seule la manutention militaire d'Orange, la Manu, qui fabrique du pain et distribue des vivres. Car après avoir quitté Lalouvesc, mon grand-père a pris les adjudications d'Orange, puis d'Avignon, de Hyères, de Salon-de-Provence, d'Aix-en-Provence, de Nîmes, Castres, Mont-de-Marsan et Carcassonne. Et à la suite d'une aventure amoureuse, il s'est finalement installé à Hyères.

Ma grand-mère m'élève comme son fils. Je suis son Jean-Luc. Des trois enfants qu'elle a mis au monde, seule Jeannie a survécu. Alors, je suis le garçon qu'elle n'a pas eu et à qui elle apporte autant d'amour que de rigueur. Elle m'apprend à grandir dans le respect du travail et de la religion. A la fois autoritaire et généreuse, elle mène sa famille et son entreprise d'une main de maître, c'est une maîtresse femme. Elle propose ainsi à mon père, rescapé de la guerre mais sans emploi, de venir travailler à la Manu. Bien-sûr, plutôt que de s'engager et partir en Indochine, il accepte sans hésiter. Le

travail ne manque pas et l'entreprise prospère. Il gère alors les adjudications de Nîmes, Castres, Mont-de-Marsan et Carcassonne et habite avec nous. La maison est grande et héberge aussi Bastin et Mariette, la sœur de mon grand-père. Nous avons du personnel à notre service, notamment une gouvernante, Tine, qui s'occupe de moi. C'est une belle époque, c'est le début des Trente Glorieuses.

Je vais à l'école maternelle Notre-Dame puis au cours Pourtoule à Orange. Je passe les week-ends chez ma mère Jeannie. J'ai tout juste neuf ans lorsque j'entre au pensionnat des frères Maristes, à Pélussin, dans la Loire. L'image de mon arrivée dans cet établissement qui m'éloigne de mon univers familial s'imprime à jamais. Mon père, qui brille dans les affaires, me conduit dans sa belle voiture et me laisse là, aux bons soins du frère Muller, un homme en soutane noire. Un étranger à mes yeux d'enfant. Je regarde mon père remonter dans sa grosse automobile et partir sans se retourner. J'ai mal. Je suis triste. Je suis encore un petit garçon mais je ne pleure pas. Cette séparation est douloureuse, c'est sans doute le moment le plus difficile que mon enfance traverse. Je découvre alors l'immense dortoir et la classe avec ses innombrables rangées de bureaux. Pire que le régiment ! Et rien de réconfortant dans cet établissement que l'on m'impose. La discipline est stricte, la religion très présente avec la prière tous les matins et le service de la messe que j'assure sans contrainte. Il faut dire que j'ai été à bonne école avec ma grand-mère paternelle, Elise Barbe, une femme terrifiante qui emmenait tout le monde à l'église le dimanche matin dans son sillage. J'envisage même de devenir missionnaire. Je me plie à cette éducation et je m'adapte à ce rythme de vie austère. Je ne rentre à Orange qu'à l'occasion

des vacances de Noël, de Pâques et pour l'été. Heureusement, tous les quinze jours, je vais passer le week-end chez mon oncle Alexandre, le frère de mon père, qui tient un bar au Péage-de-Roussillon, à une quinzaine de kilomètres de Pélussin. Ces quelques années de pension sont un peu difficiles en raison de l'éloignement et de la solitude, mais elles sont un gage d'efficacité sur la conscience du travail et la réalité de la vie. Elles contribueront à forger mon caractère déjà bien affirmé.

Durant cette période, la vie de mes parents évolue loin de moi. Mon père, Henri Couturier, aime les belles femmes et il ne s'en prive pas. En 1958, de passage à Lalouvesc, il rencontre Raymonde Martinez, une jeune fille pied-noir, en colonie de vacances dans le village. Ils se marieront et, la même année, auront un fils, Eric, qui décèdera dans un accident de moto en 1988. Après avoir acheté une propriété à Caderousse en 1959, il quitte La Manu et investit dans une boulangerie à Orange afin d'honorer les marchés en cours, notamment celui de l'hôpital de Montfavet. Il quitte définitivement la profession de boulanger en 1961 lorsqu'il vend sa propriété à un pied-noir de retour d'Algérie. Et il change de métier en acquérant le bar du Théâtre à Orange. Ma mère, Jeannie, qui a repris La Manu au départ de mon père, a reconstruit sa famille avec Marcel Arene dit Coco, ferrailleur au quartier du Bon Coin à Orange. Ils travaillent ensemble et de leur union sont nés deux enfants, Patrice et Eve.

Après trois années de pension, je rentre dans le sud et je poursuis ma scolarité à l'école Barbuse à Bagnols-sur-Cèze dans le Gard, école spécialisée pour les cancre et les cas